

Jean Schoenlaub



PETITE ANTHOLOGIE
DE L'ALPINISME



Guérin
éditions Paulsen

© Éditions Paulsen, 2018

Collection Guérin Chamonix – guerin.editionspaulsen.com
Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media.

Jean Schoenlaub

PETITE ANTHOLOGIE
DE L'ALPINISME

Extrait numérique



Guérin
éditions Paulsen

*à Michel, Marie-Christine,
Katia et Alec*

Préface

« Anthologie ». Définition : recueil de textes littéraires choisis.

Et dans cet ouvrage, choisis dans la littérature consacrée à la montagne. Domaine auquel se consacrent depuis vingt ans les éditions Guérin. Aussi, afin de composer cette anthologie, ai-je prélevé dans nos collections la matière de ce livre, à l'exception notable des textes consacrés à Pétrarque, à Whympet et à Mummery, qui n'y figurent pas. Marcel Pérès, Gilles Modica et François Labande en ont joliment parlé mais, quand on dispose des récits tombés de la plume même d'aussi formidables bonshommes, on ne balance pas, on se sert directement dans le trésor qu'ils nous ont légué.

Venons-en à la question du choix des textes, et des observations, voire des critiques qu'il pourrait susciter. Ainsi, pourquoi ne pas avoir restitué Cassin et ses compagnons dans la première de la Walker,

ou dans la face nord de Cima Ovest ? Pourquoi ne pas reproduire le récit de Terray quand, avec Lachenal, ils répètent la voie *Heckmair* dans l'Eiger ? Ni celui de Bonatti (ou Mazeaud), lors de leur tragique tentative au pilier du Frêne ?

Parce que j'ai parfois préféré – à l'évidente exposition des ascensions qui ont fondé la légende de ces alpinistes – jouer d'un éclairage indirect, et ainsi laisser la place à des épisodes moins connus de leurs vies, et révéler certains aspects de leur personnalité qui auraient pu échapper au lecteur. Notons que si les auteurs eux-mêmes ont jugé utile de les rapporter (les alpinistes comme leurs biographes), c'est qu'ils les trouvaient dignes d'intérêt.

J'ajoute que ces pas de côté ne sont pas systématiques : certains récits, largement connus, s'imposent irrésistiblement, tant par les dimensions hors normes des exploits qui y sont rapportés, que par le talent de leurs biographes. Je songe ici à quelques duos idéalement appariés : Troillet/Buffet, Honnold/Roberts, et encore Siffredi/Chandellier – pour n'en citer que trois – qui traitent des temps forts qui ont marqué la carrière de ces grimpeurs. Ceux-là mêmes qui les ont fait accéder au statut d'icônes de l'alpinisme.

Cette sélection est donc le reflet de mes goûts, de mes préférences en matière de littérature de montagne. Quel lien, quelle cohérence, existe-t-il dans mon choix des extraits proposés, forcément mis à mal par la diversité des caractères, des origines sociales et culturelles, du contexte historique et des nationalités des alpinistes présentés ici, saisis sur près de trois siècles d'histoire de la discipline ? (Je sors Pétrarque du décompte des siècles, « ascensionniste » plutôt qu'alpiniste, qui ouvre le recueil.)

Ce lien est ténu, mais il existe, car il tient à ma façon d'appréhender et la montagne, et la littérature. Et en cela, celui qui m'unit à ces deux passions n'a plus rien de ténu, il est quasi existentiel : guide de haute montagne et travaillant depuis près de dix ans aux éditions Guérin, je sais de quoi l'on parle, et peux apprécier, dans sa matière même, comment on en parle.

Cela suffit-il à légitimer mes choix ? Je n'en suis pas totalement convaincu, tant sont divers les goûts et les motivations de nos lecteurs.

Mais... Michel Guérin avait coutume de terminer son adresse aux lecteurs par cette formule : « La montagne est un lieu et un lien. »

Voilà qui pourrait répondre à la question.

Pétrarque

(1304-1374)

Le Ventoux se monte les mains dans les poches, certes. Mais c'est un sommet, et s'y hisser s'appelle « faire une ascension ». Le même mot qu'on emploie quand on gravit le mont Blanc. À propos d'ascension, encordé ou non, Pétrarque, pourtant novice complet, se pose d'emblée la bonne question : « Mais quand je songeais au choix d'un compagnon, chose étonnante ! Pas un de mes amis ne parut me convenir sous tous les rapports. Tant est rare, même entre personnes qui s'aiment, le parfait accord des volontés et des caractères ! »

Les poètes voient tout.

Mon ascension sur le mont Ventoux, Lettre à Dionigio da Borgo San Sepolcro, moine augustin, Pétrarque

J'ai fait aujourd'hui une ascension sur la plus haute montagne de cette contrée que l'on nomme avec raison le Ventoux, guidé uniquement par le désir de voir la hauteur extraordinaire du lieu. Depuis plusieurs

années je nourrissais ce projet, car, dès mon enfance, comme vous le savez, j'ai été mené dans ces lieux par le destin qui mène les choses humaines. Cette montagne, que l'on découvre au loin de toutes parts, est presque toujours devant les yeux. Je résolus de faire enfin ce que je faisais journellement, d'autant plus que la veille, en relisant l'histoire romaine de Tite-Live, j'étais tombé par hasard sur le passage où Philippe, roi de Macédoine, celui qui fit la guerre au peuple romain, gravit le mont Hémus en Thessalie, du sommet duquel il avait cru, par ouï-dire, que l'on apercevait deux mers : l'Adriatique et l'Euxin. Est-ce vrai ou faux ? Je ne puis rien affirmer, parce que cette montagne est trop éloignée de notre région, et que le dissentiment des écrivains rend le fait douteux. Car pour ne point les citer tous, le cosmographe Pomponius Mela déclare sans hésiter que c'est vrai ; Tite-Live pense que cette opinion est fausse. Pour moi, si l'exploration de l'Hémus m'était aussi facile que l'a été celle du Ventoux, je ne laisserais pas longtemps la question indécise. Au surplus, mettant de côté la première de ces montagnes pour en venir à la seconde, j'ai cru qu'on excuserait pour un jeune particulier ce qu'on ne blâme point dans un vieux roi.

Mais quand je songeais au choix d'un compagnon, chose étonnante ! Aucun de mes amis ne parut me convenir sous tous les rapports. Tant est rare, même entre personnes qui s'aiment, le parfait accord des volontés et des caractères ! L'un était trop mou, l'autre trop actif ; celui-ci trop lent, celui-là trop vif ; tel trop triste, tel trop gai. Celui-ci était plus fou, celui-là plus sage que je ne voulais. L'un m'effrayait par son silence, l'autre par sa turbulence ; celui-ci par sa pesanteur et son embonpoint, celui-là par sa maigreur et sa faiblesse. La froide insouciance de l'un et l'ardente activité de l'autre me rebutaient. Ces inconvénients, tout fâcheux qu'ils sont, se tolèrent à la maison, car la charité supporte tout et l'amitié ne refuse aucun fardeau ; mais, en voyage, ils deviennent plus désagréables. Ainsi mon esprit difficile et avide d'un plaisir honnête pesait chaque chose en l'examinant, sans blesser aucunement l'amitié, et condamnait tout bas tout ce qu'il prévoyait pouvoir devenir une gêne pour le voyage projeté.

Bref, à la fin je me tournai vers une assistance domestique, et je fis part de mon dessein à mon frère unique, moins âgé que moi et que vous connaissez bien. Il ne pouvait rien entendre de plus agréable, et

il me remercia de tenir auprès de lui la place d'un ami en même temps que d'un frère.

Au jour fixé, nous quittâmes la maison, et nous arrivâmes le soir à Malaucène, lieu situé au pied de la montagne, du côté du nord. Nous y restâmes une journée, et aujourd'hui enfin nous fîmes l'ascension avec nos deux domestiques, non sans grandes difficultés, car cette montagne est une masse de terre rocheuse taillée à pic et presque inaccessible. Mais le poète dit avec raison : un labeur opiniâtre vient à bout de tout. Un long jour, un air doux, des âmes vigoureuses, des corps robustes droits, tout favorisait notre projet. Seule la nature des lieux nous faisait obstacle. Nous trouvâmes dans les gorges de la montagne un pâtre d'un âge avancé qui s'efforça par beaucoup de paroles de nous détourner de notre ascension. Il nous dit que cinquante ans auparavant, animé de la même ardeur juvénile, il avait grimpé jusqu'au sommet mais qu'il n'en avait rapporté que repentir et fatigue, le corps et les vêtements déchirés par les pierres et les ronces. Il ajoutait que jamais, ni avant ni depuis cette époque, on avait ouï dire que personne eût osé en faire autant. Pendant qu'il disait cela à haute voix, comme les jeunes gens sont sourds aux conseils qu'on leur donne, sa

défense redoublait notre envie. Voyant donc que ses efforts étaient vains, le vieillard fit quelques pas à travers les rochers et nous montra du doigt un sentier ardu, en nous faisant mille recommandations qu'il répéta derrière nous quand nous nous éloignâmes.

Après avoir laissé entre ses mains les vêtements et autres objets qui nous embarrassaient, nous nous préparâmes uniquement à faire l'ascension, et nous grimpâmes lestement. Mais, comme il arrive toujours, une prompte fatigue suivit ce grand effort. Nous nous arrêtâmes donc non loin de là, sur un rocher. Nous nous remîmes ensuite en marche, mais plus lentement ; moi surtout je m'acheminai d'un pas plus modéré. Mon frère, par une voie plus courte, tendait vers le haut à travers les escarpements de la montagne ; moi, plus mou, je me dirigeais vers le bas, et comme il me rappelait et me désignait une route plus directe, je lui répondis que j'espérais trouver d'un autre côté un passage plus facile, et que je ne craignais point un chemin plus long, où je marcherais plus aisément. Je couvrais ma mollesse de cette excuse, et pendant que les autres occupaient déjà les hauteurs, j'errais dans la vallée sans découvrir un accès plus doux, mais ayant allongé ma route et doublé inutilement ma peine.

Déjà accablé de lassitude, je regrettais d'avoir fait fausse route, et je résolus tout de bon de gagner le sommet. Lorsque, plein de fatigue et d'anxiété, j'eus rejoint mon frère, qui m'attendait et s'était reposé en restant longtemps assis, nous marchâmes quelque temps d'un pas égal. À peine avions-nous quitté cette colline, voilà qu'oubliant mon premier détour, je m'enfonçai derechef vers le bas de la montagne ; je parcourus une seconde fois la vallée, et, en cherchant une route longue et facile, je tombe dans une longue difficulté. Je différais la peine de monter ; mais le génie de l'homme ne supprime pas la nature des choses, et il est impossible qu'un corps parvienne en haut en descendant. Bref, cela m'arriva trois ou quatre fois en quelques heures à mon mécontentement, et non sans faire rire mon frère. Après avoir été si souvent déçu, je m'assis au fond d'une vallée.

Là, passant rapidement par la pensée des choses matérielles aux choses immatérielles, je m'apostrophaï moi-même en ces termes ou à peu près : « Ce que tu as éprouvé tant de fois en gravissant cette montagne, sache que cela arrive et à toi et à beaucoup de ceux qui marchent vers la vie bienheureuse ; mais on ne s'en aperçoit pas aussi aisément, parce que les

mouvements du corps sont manifestes, tandis que ceux de l'âme sont invisibles et cachés. La vie que nous appelons bienheureuse est située dans un lieu élevé ; un chemin étroit, dit-on, y conduit. Plusieurs collines se dressent aussi dans l'intervalle, et il faut marcher de vertu en vertu par de glorieux degrés. Au sommet est la fin de tout et le terme de la route qui est notre voyage. Tous veulent y parvenir ; mais comme dit Ovide : « C'est peu de vouloir ; pour posséder une chose, il faut la désirer vivement. Pour toi assurément, à moins que tu ne te trompes en cela comme en beaucoup de choses, non seulement tu veux, mais tu désires. Qu'est-ce qui te retient donc ? Rien d'autre assurément que la route à travers les plaisirs terrestres et bas, plus unie et, comme elle semble au premier aspect, plus facile. Mais quand tu te seras longtemps égaré, il te faudra ou gravir, sous le poids d'une fatigue différée mal à propos, vers la cime de la vie bienheureuse ; ou tomber lâchement dans le bas-fond de tes péchés ; et si (m'en préserve le Ciel !) les ténèbres et l'ombre de la mort te trouvent là, tu passeras une nuit éternelle dans des tourments sans fin. » On ne saurait croire combien cette pensée redonna du courage à mon âme et à mon corps pour ce

qu'il me restait à faire. Et plût à Dieu que j'accomplisse avec mon âme le voyage après lequel je soupire jour et nuit, en triomphant enfin de toutes les difficultés, comme j'ai fait aujourd'hui pour ce voyage pédestre ! Je ne sais si ce que l'on peut faire par l'âme agile et immortelle, sans bouger de place et en un clin d'œil, n'est pas beaucoup plus facile que ce qu'il faut exécuter à la longue par l'office du corps mortel et périssable, et sous le pesant fardeau des membres.

Le pic le plus élevé est nommé par les paysans le Fieux : j'ignore pourquoi, à moins que ce ne soit par antiphrase, comme cela arrive quelques fois, car il paraît véritablement le père de toutes les montagnes voisines. Au sommet de ce pic est un petit plateau. Nous nous y reposâmes enfin de nos fatigues.

(...) Tout d'abord, frappé du souffle inaccoutumé de l'air et de la vaste étendue du spectacle, je restai immobile de stupeur. Je regardai ; les nuages étaient sous mes pieds. L'Athos et l'Olympe me sont devenus moins incroyables depuis que j'ai vu sur une montagne de moindre réputation ce que j'avais lu et appris d'eux. Je dirigeai ensuite mes regards vers la partie de l'Italie où mon cœur incline le plus. Les Alpes debout et couvertes de neiges, à travers lesquelles le cruel ennemi

du nom romain se fraya jadis un passage en perçant les rochers avec du vinaigre, si l'on en croit la renommée, me parurent tout près de moi, quoiqu'elles fussent à une grande distance. J'ai soupiré, je l'avoue, devant le ciel de l'Italie qui apparaissait à mon imagination plus qu'à mes regards et je fus pris d'un désir inexprimable de revoir et mon ami et ma patrie. (...)

Je paraissais avoir oublié en quelque sorte pour quel motif j'étais venu en ce lieu, jusqu'au moment où laissant de côté ces réflexions auxquelles un autre endroit convenait mieux, je regardais et vis ce que j'étais venu voir. Averti par le soleil qui commençait à baisser et par l'ombre croissante de la montagne que le temps de partir approchait, je me réveillai pour ainsi dire, et, tournant le dos, je regardai du côté de l'occident.

On n'aperçoit pas de là la cime des Pyrénées, ces limites de la France et de l'Espagne, non qu'il y ait quelque obstacle que je sache, mais uniquement à cause de la faiblesse de la vue humaine. On voyait très bien à droite les montagnes de la province lyonnaise, et à gauche la mer de Marseille et celle qui baigne Aigues-Mortes, distantes de quelques jours de marche. Le Rhône était sous nos yeux. Pendant que

j'admirais tout cela, tantôt ayant des goûts terrestres, tantôt élevant mon âme à l'exemple de mon corps, je voulus regarder le livre des *Confessions* de Saint Augustin, présent de votre amitié, que je conserve en souvenir de l'auteur et du donateur, et que j'ai toujours entre les mains. J'ouvre ce bréviaire d'un très petit volume, mais d'un charme infini, pour lire ce qui se présenterait, car que pouvait-il se présenter si ce n'est des pensées pieuses et dévotes ? Je tombai par hasard sur le dixième livre de cet ouvrage. Mon frère, désireux d'entendre de ma bouche quelque chose de Saint Augustin, se tenait debout, l'oreille attentive. J'atteste Dieu et celui qui était présent qu'aussitôt que j'eus jeté les yeux sur le livre, j'y lus : « Les hommes s'en vont admirer les cimes des montagnes, les vagues de la mer, le vaste cours des fleuves, les circuits de l'océan, les révolutions des astres, et ils se délaissent eux-mêmes. » Je fus frappé d'étonnement, je l'avoue, et priant mon frère, avide d'entendre, de ne pas me troubler, je fermai le livre. J'étais irrité contre moi-même d'admirer maintenant encore les choses de la terre, quand depuis longtemps j'aurais dû apprendre, à l'école même des philosophes, qu'il n'y a d'admirable que l'âme pour qui, lorsqu'elle est grande, rien n'est

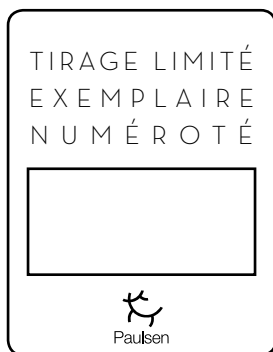
grand. Alors, trouvant que j'avais assez vu la montagne, je détournais sur moi-même mes regards intérieurs, et dès ce moment on ne m'entendit plus parler jusqu'à ce que nous fussions parvenus en bas.

Table des matières

Préface.....	9
Pétrarque.....	13
William Windham et Richard Pococke.....	25
Edward Whymper.....	31
Margaret Claudia Brevoort.....	41
Joseph Knubel.....	49
Albert F. Mummery.....	57
Paul Preuss.....	71
George Mallory et Sandy Irvine.....	79
Emilio Comici.....	91
Anderl Heckmair.....	99
Riccardo Cassin.....	105
Gaston Rébuffat.....	115
Louis Lachenal.....	127
Lionel Terray.....	135
Georges Livanos.....	145
Walter Bonatti.....	157
Robert Paragot.....	169
Pierre Mazeaud.....	175

René Desmaison.....	183
John Salathé et Warren Harding.....	193
Reinhold Messner.....	205
Greg Child.....	213
Erhard Loretan.....	229
Jean Troillet.....	249
Raymond Renaud.....	257
François Guillot.....	265
Patrick Edlinger.....	275
Patrick Berhault.....	285
Jean-Christophe Lafaille.....	297
Pierre Beghin.....	307
Chantal Mauduit.....	315
Christophe Moulin.....	327
Stéphanie Bodet.....	333
Marco Siffredi.....	341
Ueli Steck.....	355
Alex Honnold.....	367
Postface.....	377

Il a été tiré de cet ouvrage
1 000 exemplaires numérotés,
le tout constituant l'édition originale.



Achévé d'imprimer par Ermes Graphics
à Turin (Italie) en janvier 2018
Dépôt légal : février 2018
ISBN : 978-2-35221-252-2

Jean Schoenlaub

PETITE ANTHOLOGIE
DE L'ALPINISME

Comme le « menu dégustation » d'un grand restaurant, cette anthologie permet de découvrir le meilleur et d'embrasser, dans un seul livre, l'univers poétique et corsé d'une littérature prolifique : la littérature de montagne. Forte en goût, elle caracole sur la gamme des émotions universelles, de la peur à la joie, du vertige à la folie, et peut parler, hors du cercle des alpinistes, à tous les lecteurs.

Jean Schoenlaub a sélectionné une quarantaine d'extraits, des classiques aux modernes en passant par Terray, Lachenal, Rébuffat, Bonatti : « J'ai parfois préféré - à l'évidente exposition des ascensions qui ont fondé la légende de ces alpinistes - jouer d'un éclairage indirect, et ainsi laisser place à des épisodes moins connus de leurs vies, et révéler certains aspects de leur personnalité qui auraient pu échapper au lecteur. »

Une anthologie qui, en une simple bouchée, aidera à saisir la passion insolite des « conquérants de l'inutile ». Et délivrera, en passant, « la plus belle leçon d'écriture », avec Pétrarque.

15,00 € TTC (prix France)



www.editionspaulsen.com